

ESSÉNISME ET CHRISTIANISME

À PROPOS DES « MANUSCRITS DE LA MER MORTE »

Depuis trois quarts de siècle, c'est-à-dire depuis que la vulgarisation de l'ésotérisme a mis les données initiatiques à la portée du premier venu, c'est à plusieurs reprises qu'on a voulu voir en Jean-Baptiste et dans le Christ des Esséniens, donc des adeptes de cette secte mystérieuse qui fut contemporaine de l'un et de l'autre en Palestine. Aucune preuve historique – « Avez-vous un texte ? » aimait à dire le grand Fustel de Coulanges – n'a jamais été fournie : pas un document, pas même une allusion pendant dix-neuf siècles. Aussi, les historiens sérieux n'ont-ils jamais perdu leur temps à discuter cette thèse de haute fantaisie, fondée, soit sur des affirmations de « voyants » d'ailleurs contredits par d'autres « voyants », soit sur de prétendues traditions séculaires, à quoi les propagateurs de ce mythe moderne se réfèrent sans jamais produire leurs preuves (tout l'ésotérisme occidental dérive, via Fabre d'Olivet, de Court de Gébelin, et nous défions les chercheurs les plus obstinés de pouvoir remonter au delà de ce dernier). Ce problème semblait donc définitivement résolu pour quiconque a le moindre respect des méthodes scientifiques et d'ailleurs des critères les plus élémentaires qui président à l'établissement de la vérité historique. Mais, depuis deux ans, certains croient pouvoir reprendre à leur compte l'affirmation de Diafoirus - « Nous avons changé tout cela ! »

La Presse du monde entier n'a-t-elle pas répandu la nouvelle de la trouvaille faite par un Bédouin, dans une grotte proche de Jéricho, d'une Série de manuscrits, dits depuis « de la Mer Morte », et tel savant français n'a-t-il pas consacré, en 1950, aux conséquences de cette découverte quant au « problème » des origines chrétiennes, définitivement résolu cette fois (d'après lui), un ouvrage remarquable par ses gravures, et dont revues et quotidiens d'outre-Quévrain ont fait le thème de très nombreux articles ? Comme l'auteur de ce livre ne nous préoccupe pas personnellement, nous nous bornerons, chaque fois qu'il nous sera nécessaire de mentionner son livre, à l'appeler « le Critique » ou « notre Critique » (avec une majuscule qu'il ne récusera certes pas). Nous ne pouvons, d'ailleurs, même pas rêver de réfuter, en quelques pages de revue, tout un volume bourré, selon nous, d'erreurs et de prétéritons. Nous allons donc simplement montrer, par quelques exemples, quelle est la solidité, quel le sérieux, de sa démonstration, puis résumer sa position quant aux *origines chrétiennes*, pour examiner finalement de plus près ses allégations quant à ce dernier point.

Il semble probable qu'environ cent ans avant notre ère, un réformateur juif, de caste sacerdotale, et surnommé « le Maître de justice », ait tenté d'opposer sacerdoce à sacerdoce, autel à autel, et de substituer une Alliance Nouvelle à celle du Sinaï ; l'homme aurait été mis à mort par le clergé de Jérusalem et sa secte, dite de la Nouvelle Alliance, aurait émigré en Syrie. Or, sans apporter l'ombre d'une preuve, notre Critique identifie ce groupement schismatique aux Esséniens, ces quasi-Trappistes que décrira Josèphe cent cinquante ans plus tard, et, puisque le Christianisme naissant se réclame, lui aussi, d'une Alliance Nouvelle, c'est donc qu'il provient de l'essénisme. Tout serait à reprendre dans cette aventureuse synthèse. Nulle part, il n'est dit que le « Maître de

justice » aurait été assassiné par les prêtres, mais bien qu'il aurait été « dépouillé » par eux de ses vêtements. Notre Critique a lu ce texte, évidemment, à travers des besicles qui lui ont servi, auparavant, à lire le récit de la Passion dans les Evangiles : Jésus n'a-t-il pas été, lui aussi, dépouillé de ses vêtements, avant d'être crucifié ? Or, s'il avait lu le chapitre III du prophète Zacharie, sans même parler des commentaires rabbiniques, ce Critique aurait su que le « dépouillement des habits » constitue précisément un symbole spirituel, repris plusieurs fois par St. Paul et d'ailleurs par le Christ lui-même dans sa parabole du festin nuptial. Anselme Stolz et Peterson ont consacré à ce thème, peu avant la dernière guerre mondiale, deux livres extrêmement attachants à propos du « dépouillement du Vieil Homme » et du « revêtement de l'Homme Nouveau ». Ce thème mythique de la symbolique mystique apparaît si souvent dans la Bible qu'on eût souhaité que le Critique esquissât au moins une timide tentative de ce côté, ne fût-ce que pour prouver au lecteur qu'il connaît les « alentours » de son sujet. Mais pas un mot !

D'autre part, où notre homme voit-il que le Christianisme néotestamentaire se soit présenté, sauf en l'Epître aux Hébreux, déjà « systématique », comme une « Nouvelle Alliance » ? Jésus lui-même a-t-il jamais eu recours à cette expression ? On alléguera sans doute un texte, un seul, celui de l'institution eucharistique... « Ceci est mon Sang, (celui) de (la Nouvelle) Alliance » (Matt. 26:28 ; Marc 14:24) ... « Cette coupe est l'Alliance (Nouvelle) dans mon Sang » (Luc 22:20). Je vais sans doute étonner notre Critique, car il ne fait, dans son texte, pas la moindre mention de ce qui suit : pour Luc, plusieurs manuscrits, dont la version de Marcion, que son auteur présentait vers l'an 114 après J.-C. comme rigoureusement critique, n'ont pas le mot nouvelle. Pour Matthieu, pour Marc – le plus ancien des actuels Evangiles, et en bonne partie la source des deux autres Synoptiques – le mot nouvelle manque dans la plupart des manuscrits qui font autorité. Par exemple : presque tous les textes écrits en cursive ; ensuite, pour Matthieu, le Codex Ephraemi rescriptus, du 5^e siècle, et le Codex Bezae Cantabrigiensis, du 6^e, de plus, la plupart des manuscrits vétéro-latins et syriaques (Vetus Latinus, du 2^e siècle, tel que nous le révèlent le Vercellensis du 4^e, le Veronensis du 4^e encore, le Colbertinus du 11^e : le palimpseste syriaque du 4^e siècle, le Codex de Cureton du 5^e siècle, la Peschitto du 5^e encore, le Codex Harclensis du 6^e, le Philoxenianus du 5^e). Pour Marc, *nouvelle* manque dans les manuscrits vétéro-latins, africains et syriaques déjà mentionnés pour Matthieu, et, de plus dans le Sinaiticus (4^e siècle) et le Codex Regius (8^e siècle). Une autorité comme Tischendorf se prononce pour une interpolation d'après 1 Corinth. 11:25. Quant au thème relativement tardif de la Nouvelle Alliance (Hébreux 9:11-28 et 10:16-17), l'auteur de cette Epître si complexe l'emprunte à Jérémie 31:31-34. C'est au moins 35 à 40 ans après la mort du Christ qu'apparaît cette notion systématisée d'Alliance Nouvelle. Jésus lui-même, si nous serrons de près le grec de Luc et de Matthieu, parlant de cette Loi mosaïque en quoi l'Alliance du Sinaï trouve son expression, proclame : « Ne pensez pas que je sois venu abolir la Loi et les Prophètes ; je ne suis pas venu abolir, mais parachever. Car, en vérité je vous l'assure : jusqu'à ce que passent le ciel et la terre, un seul *yodh* ou un seul *waw* de la Loi ne passera pas, que tout (de cette Loi) ne soit mené à plein achèvement. Qui donc aura violé un de ces moindres préceptes (de l'Alliance prétendument surannée), et appris aux hommes à faire de même, sera le moindre dans le Royaume des cieux », c'est-à-dire de la prétendue Loi nouvelle ; « mais celui qui les aura pratiqués et enseignés, sera grand dans le Royaume des cieux » (Matt 5:17-19). « Plus aisément le ciel et la terre passeront, qu'un seul *waw*

de la Loi périsse » (Luc 16 : 17)¹. Le Christ ne se présente donc pas comme un nouveau Législateur, mais, comme Moïse, le premier « rédempteur » d'Israël, dans le Deutéronome, il interprète, il met en lumière, la portée profonde, les répercussions de l'*unique* Alliance. Loin d'être abrogée, celle-ci sera définitivement et absolument accomplie en tous ses principes éternels. La divine volonté d'Alliance, exprimée par la Loi et les Prophètes, le Maître n'a pas pour mission de l'annuler, mais d'en faire resplendir avec une entière évidence les intentions foncières. En vrai casuiste, Israël « relâchait » et « déliait » les commandements essentiels, mais Jésus vient les mettre en œuvre, répondre pas sa vie aux exigences fondamentales de l'Alliance. Au conformisme extrinsèque, il substitue le dynamisme moral. Tout le Sermon sur la Montagne montre comment il entend « remplir » cette Loi ; il lui faut, dit-il au Baptiste, « accomplir à plénitude *toute* justice », non pas étendre l'aire de la Loi, en développer les complexités, mais en inculquer les énergies vitales sous-jacentes (« La plénitude de la Loi, c'est l'amour », commentera Paul dans Rom. 13 : 10).

Voilà pour l'équation de notre Critique : « Maître de justice » = « Nouvelle Alliance » ; or, d'après Jésus, « Christianisme » = « Nouvelle Alliance » ; donc, « Maître de Justice » = modèle plagié par le Christianisme. Mais, comme la secte du «Maître de justice » est la forme originelle de l'essénisme (ceci reste à démontrer, et les deux mouvements nous semblent au contraire divergents)², *donc* le Christianisme est issu de l'essénisme. Et voilà pourquoi votre fille est muette ! C'est le moment de vérifier d'un peu plus près les prétendues ressemblances de la religion chrétienne et de la curieuse secte dont Josèphe, Pline et Philon nous ont, seuls, dévoilé de nombreux traits caractéristiques.

Alors que Pharisiens, Zélotes et Sadducéens s'organisaient comme des partis politico-religieux *au sein* de la Synagogue³, les Esséniens (*Essēnoī*, chez Philon toujours *Essaīoi*), tout en appartenant, par les origines ethniques de leurs membres, au peuple juif, s'en étaient radicalement séparés quant à la doctrine, au culte, au mode de vie, et, tenus pour infidèles par l'Eglise d'Israël, excommuniés par elle, considérés par leurs compatriotes comme des renégats de l'âme hébraïque, menaient leur existence de quasi-Trappistes *en-dehors* du Qahal. Ils n'étaient, au début de l'ère chrétienne, qu'environ 4.000 sur environ 1.700.000 Palestiniens, soit à peu près 0,2 pour cent, chiffre tenu par notre Critique pour très considérable. Il est vrai qu'il leur attribue aussi une sérieuse puissance d'attraction, alors que, nous le verrons plus loin, ce dont ils avaient le moins souci, c'était de propagande et de recrutement⁴. Le Nouveau Testament ne les mentionne pas, ne risque même pas à leur sujet (sauf pour l'Épître aux Colossiens) la moindre allusion ; quant à la littérature rabbinique du temps, tous les auteurs par nous consultés sont unanimes à nier qu'ils renferment aucun texte ayant trait, même de loin, aux Esséniens. Nous croyons, pour notre part, en avoir découvert quelques-uns,

¹ Le *yodh* et le *waw* – dans le texte grec l'*iota* et le *trait* – sont deux voyelles hébraïques qui, souvent sont absentes des manuscrits hébreux et araméens.

² Exemple : la secte de la Nouvelle Alliance est, d'après les textes retrouvés dans la grotte Palestinienne, farouchement nationaliste et guerrière ; les Esséniens, au contraire, sont antimilitaristes, pacifistes et foncièrement étrangers à l'idée de patrie ou de communauté nationale. Qu'à cela ne tienne ! riposte notre Critique : au premier siècle avant notre ère la Palestine était envahie ; du temps de Josèphe, elle ne l'était pas. Et sans doute les Romains n'ont-ils pas ravagé ce pays et détruit Jérusalem en 70 ? Et Josèphe lui-même n'a pas consacré tout un livre à la guerre judéo-chrétienne ? C'est se moquer du lecteur !

³ Dans une théocratie, les mouvements religieux sont fatalement amenés à traduire leurs idéaux respectifs en termes de vie sociale.

⁴ Philon, *Quod omnis probus liber*, 12 ; Josèphe, *Antiq.* XVIII, 1:5.

mais rédigés en termes délibérément voilés. Rien d'étonnant : leur séparation foncière, intégrale, rigoureuse, de quiconque n'appartenait pas à leur secte, les redoutables serments qu'ils prêtaient de ne rien dévoiler de leur doctrine, au point de ne pouvoir se prêter à la libre discussion religieuse, et d'ailleurs le peu que nous savons de leurs vues et de leurs pratiques, tout cela nous permet de comprendre le silence presque universel de leurs contemporains à leur sujet. Josèphe, Pline et Philon, qui parlent de ces mystérieux sectaires avec sympathie, ont sans doute tenté d'apprendre tout ce qu'il était possible de savoir à leur propos ; dans son autobiographie, au chap. II, le premier de ces auteurs affirme avoir eu des occasions toutes spéciales de s'informer. Mais le secret même de leur enseignement nous livre, pour en savoir quelque chose, à l'acribie d'écrivains dont l'un, pour le moins (Josèphe), peut souvent être accusé de « tartarinade » et d'extrapolation « marseillaise ». Sans doute, nous trouvons, entre leurs vues et le message du Christianisme primitif, quelques rares points de contact, non pas des identités, mais des analogies, comme nous le verrons plus loin ; mais les différences sont incomparablement plus foncières : quel historien sérieux oserait prétendre que le système hindou des castes a donné naissance à la stratification sociale de la féodalité (brahmanes = clercs, kçatrias = nobles, marchands = tiers-état, manuels = serfs) ? Quand d'aimables fantaisistes, dont la plupart doivent d'ailleurs ce qu'ils professent d'« histoire » à des « facultés supranormales » qui la rendent encore plus « pauvre petite science conjecturale » que ne l'affirmait Renan, viennent nous apprendre que Jean-Baptiste était un Essénien, le lecteur de Pline, de Philon, de Josèphe – les seuls et uniques témoins que nous possédions – se pince le bras pour s'assurer s'il rêve et se représente un Essénien prêchant le repentir et le Royaume des cieux à *la foule*, baptisant les *non-initiés*, mangeant des sauterelles crues, reconnaissant le Messie en la personne du jeune rabbi descendu dans le Jourdain... Non moins ahurissant serait un Essénien qui rechercherait, comme Jésus, la société des prostituées, des fermiers de l'impôt (usuriers au service de l'occupant romain), des « pauvres de la terre », et dont la doctrine serait aussi anti-dualiste, anti-« spiritualiste », anti-« angélique », bref aussi anti-essénienne, en toutes ses tendances, que le message évangélique. Certains, il est vrai, ont vu en Jean-Baptiste et en Jésus des Esséniens apostats, « renversant la vapeur ». Autrement dit, ce sont des Esséniens, en vertu des ressemblances que l'on allègue ; mais, si l'on oppose à ces quelques analogies superficielles une masse de différences foncières, ce sont encore des Esséniens, mais devenus anti-Esséniens ! Mettons, alors, que le Pape est un Protestant qui, pour mieux propager sa doctrine, a gravi tous les échelons de la hiérarchie catholique et promulgue le dogme romain... S'il a défini l'Assomption de la Vierge (autre « explication »), c'est parce qu'il est d'origine calviniste ou luthérienne !... Quand on sait l'observance fanatique des Esséniens, en matière par exemple de repos sabbatique ou de purification rituelle – fidélité superstitieuse qui tenait aux principes mêmes de leur foi – alors que, pour le Christ, « l'homme est maître du sabbat » et les ablutions n'ont aucune valeur... lorsqu'on rappelle combien le dogme de la « résurrection de la chair », professé par Jésus avec tant d'énergie qu'il prend ici le parti des Pharisiens contre les Sadducéens, était odieux aux Esséniens, on se demande à quels mobiles peuvent obéir ceux qui veulent établir, coûte que coûte, une liaison d'origine entre l'Evangile et les solitaires d'En-gaddi⁵.

⁵ Ce que vaut le sérieux de certaine exégèse ésotérique apparaît dans cette anecdote que nous conta l'illustre kabbaliste Paul Vulliaud : Schuré, dans ses *Grands Initiés*, tire toute une interprétation de Genèse 1 du fait que le deuxième mot du verset 1 serait Elohim. Vulliaud lui fit remarquer qu'Elohim en

Nous ne possédons aucune source, aucun texte, aucun monument qui nous procure quelque lueur sur les origines et l'évolution (s'il y en a eu) de l'essénisme. Les manuscrits qui concernent la secte de la « Nouvelle Alliance » peuvent, tout au plus, servir de « trapèzes » à d'audacieux équilibristes qui, les lâchant en plein vol, sautent dans le vide. Des historiens juifs d'aujourd'hui ont insisté sur une originelle parenté de l'essénisme et du pharisaïsme ; nous croyons, toutefois, qu'ils ont exagéré la portée de leurs rapprochements. Certes, il y a eu, de part et d'autre, désir et recherche de « pureté ». Mais, derechef, il ne faudrait pas s'imaginer, parce que les armées romaines arrosaient leurs ennemis de « projectiles », qu'il s'agissait d'obus, ni non plus, lorsqu'un Grec se servait d'un « luminaire », qu'il utilisait une ampoule électrique. Le même mot peut être équivoque, ambivalent, on rougit d'avoir à le rappeler : Esséniens et Pharisiens ne s'entendaient ni sur la nature de la « pureté », ni sur les moyens d'y atteindre. Pour les seconds, il s'agissait de la « netteté » légale, rituelle, cérémonielle, quasi-sacramentelle, en tout cas endossée comme un manteau, extrinsèque – celle-là même que leur reprochait Jésus : « Ce qui vient du dehors ne souille pas » – et ils la réalisaient, comme dit le Talmoud, par la « haie », par la barricade des préceptes lévitiques et plus tard « traditionnels » dont ils s'étaient entourés, ghetto moral préparant l'autre. Pour les premiers, il s'agissait d'une « pureté » absolue : l'univers matériel était tout entier mauvais, souillant, impur jusqu'à la moëlle ; dans cette perspective dualiste, on ne parvenait à la *catharsis* qu'en évitant, avec une méticuleuse rigueur, tous les contacts avec ce monde physique. Le Pharisien croyait, en observant les prescriptions rituelles, « acquérir des mérites », accumuler devant Dieu les actes d'obéissance, et devenir un Saint. L'Essénien, lui, visait à l'impollution métaphysique, à la vie angélique, voire divine : affranchi de la matière, de son empire dégradant, de son avilissante attirance, il commandait en mage à la nature. Cette symbiose avec le principe divin lui conférait la connaissance prophétique : libéré de toute emprise physique, il pouvait effectuer des guérisons miraculeuses. Pour quiconque n'a de regard que pour les apparences extérieures, les uns et les autres se purifiaient par des ablutions, observaient le sabbat. Est-ce une raison pour faire de l'essénisme un dérivé du pharisaïsme ? En fait, ses tendances foncières ressortissent au dualisme iranien. Tout ce qu'on peut affirmer quant à ses origines, c'est qu'il est question des Esséniens, pour la première fois, vers 150 avant J.-C. ; quant au premier d'entre eux qui soit individuellement mentionné, c'est sous le règne d'Aristobule I⁶.

Voici ce que nous apprennent les écrits de Josèphe, de Pline et de Philon. Quiconque s'affiliait à la secte se trouvait désormais aussi séparé des « profanes » que s'il avait vécu dans un autre monde. D'abord on évita les villes. C'étaient des foyers d'immoralité on établit donc les phalanstères, ou plutôt les couvents, dans les villages et, si possible, en des zones désertiques (aux bords de la Mer Morte, par exemple). Il leur fallut bien, plus tard, avoir des « maisons » dans la plupart des cités palestiniennes, y compris Jérusalem ; mais, où qu'ils s'établissent, ils vivaient strictement en commun, gouvernés par leurs propres hiérarques, et, dans les villes, ils se cloîtraient jalousement dans leurs monastères. Un Conseil d'environ 100 adeptes régissait les affaires de l'« ordre » tout entier. Ils s'habillaient de même, travaillaient ensemble, mangeaient en commun, priaient en corps, s'adonnaient à des œuvres de charité, en faveur desquelles

était le troisième. Réponse de Schuré : Oh ! la belle affaire ! on voit bien que vous ne lisez pas les textes intuitivement ! »

⁶ Jos., *Ant.*, XIII, 5,9 et 11,2 ; *Bello*, 1.3-5. Aristobule règne en 105-104 av. J.-C.

chacun d'eux puisait à discrétion dans le trésor collectif, sauf s'il s'agissait de sa propre parenté. Leur hospitalité, totale à l'égard des « frères », était nulle vis-à-vis des « profanes »⁷. Tout, dans leur vie, tendait à la simplification la plus radicale ; il s'agissait de purifier l'âme, de la détacher, en évitant non seulement ce qui contredisait la loi morale, mais aussi ce qui pouvait acoquiner avec la matière. On se levait dès l'aube et gardait un silence absolu jusqu'à la fin des prières matinales communes, adressées au soleil. Les chefs envoyaient alors chacun vaquer à sa besogne. Un bail, rituel précédait le « petit déjeuner » ; de même, pour le repas de midi ; purifiés, les membres revêtaient leurs habits de fête et, drapés de toile blanche, pénétraient dans le réfectoire, considéré comme leur sanctuaire. Car chaque repas avait valeur sacrificielle : en fait, les seules oblations que pratiquassent les Esséniens – sans la moindre connotation de propitiation, ni de réparation – c'étaient leurs banquets fraternels. On peut en trouver l'analogie dans les « sacrifices de paix », suivant la loi mosaïque, mais transformés par l'usage rabbinique en *kiddouschîm* ; alors que l'Eucharistie chrétienne se rattache, pour sa structure et pour l'analogie d'intention, au *seder* pascal : les deux genres de repas procèdent de vues et de principes qui n'ont rien de commun. Le « boulanger » – seul « prêtre », puisqu'il préparait le sacrifice – posait devant chaque frère une miche, et le cuistot, un plat de légumes. Le hiérarque qui présidait à ces agapes – et qu'on tenait pour un prêtre, bien qu'il n'appartînt pas à la lignée d'Aaron (la secte récusait toute prêtrise aaronienne, alors que les hommes de la « Nouvelle Alliance » avaient tenu à la régularité de leur succession sacerdotale, donc à la validité de leur lignée)⁸ – le supérieur, donc, prononçait la prière avant comme après le « festin » ; les membres retiraient alors leurs habits spéciaux⁹ et retournaient à leurs travaux. Il en allait de même pour le repas du soir.

Bien entendu, comme plus tard les Pauliciens, les Bogomiles et les Cathares, les Esséniens rejetaient le mariage, parce qu'il régularisait la fornication, contraignait à s'incarner des âmes récalcitrantes, prolongeait et aggravait le malheur cosmique en perpétuant le monde physique. Peu avant la chute de Jérusalem, un infime pourcentage d'entre eux constitua un tiers-ordre, d'ailleurs tenu pour irrégulier par la masse des adhérents : cette poignée d'adeptes estima que le mariage pouvait être permis, comme un mal nécessaire, et moyennant de graves restrictions, en cas de dépopulation massive et violente par la guerre, l'épidémie, etc. Par contre, l'« ordre », comme tel, préférait adopter et former de jeunes enfants ; mais il ne les admettait à l'initiation qu'à l'âge adulte, après un noviciat de trois ans. Le novice recevait trois symboles de pureté : une bêche, pour creuser une « feuillée » profonde d'environ 30 cm, afin d'y enfouir ses excréments ; un tablier, pour ceindre ses reins en se baignant ; une robe blanche, couramment portée (l'habit de fête, mis pendant les repas, était de toile). Après un an, le novice pouvait prendre part aux ablutions rituelles. Il demeurait alors une année dans le deuxième degré. Il restait cependant novice jusqu'à la fin de la triade suivant son admission. Il devenait alors membre de plein droit, ce qui l'autorisait à prendre part aux repas sacrificiels. Tout contact avec un Essénien de grade inférieur souillait et obligeait à de minutieuses purifications. Alors que, dans la vie quotidienne, la loi de la secte

⁷ Pline, *Hist. Nat.*, V16-17 ; Josèphe, *Bello*, II, 8,4,6,9 ; *Ant.*, XV,10.5 ; XVII, 13,5.

⁸ Josèphe, *Bello*, II, 8,5 ; *Ant.*, XVIII, 1,5.

⁹ Le II^e Livre des Rois, ch. X, nous apprend que, dans les festins juifs, les invités allaient revêtir au vestiaire des habits de fête, qu'ils retiraient après le banquet ; c'est à quoi fait allusion, dans la parabole du repas nuptial, l'épisode de l'homme à la robe.

interdisait tout serment à ses membres¹⁰, cette fois, nous dit Josèphe, ceux-ci s'engageaient par des serments terribles et redoutables ; Josèphe, encore, en donne le formulaire, mais, comme il ajoute que le récipiendaire jurait de garder le silence le plus absolu sur tout ce qui concernait la « fraternité », on peut se demander si l'historien juif, qui veut toujours paraître « bien informé » (coquetterie de « grand reporter » avant la lettre), nous a vraiment transmis des « secrets » qui ne soient pas « de Polichinelle » pour ses contemporains. Il énonce, par exemple, une longue liste d'obligations morales : n'a-t-il pas, en bon rhéteur, amplifié une formule bien plus simple et dépouillée ? De toute façon, le serment semble avoir comporté le rejet de tout mensonge, des bagatelles, de la vanité, de l'astuce malhonnête, du commerce sans scrupules. Mais c'est dans la dernière partie du serment, tel du moins que le transcrit (?) Josèphe, qu'on trouve des renseignements précis sur les croyances propres aux Esséniens, du moins sur ce que le monde extérieur en pouvait savoir, en observant la conduite des initiés. Chaque membre s'engageait à ne rien celer à ses frères, à ne rien révéler aux profanes de tout ce qui concernait l'« ordre », et cela, même au péril de sa vie ; il lui fallait, de plus, transmettre à d'autres, tel quel, l'enseignement qu'il avait reçu lui-même ; interdiction radicale de voler¹¹ ; défense absolue de laisser ceux du dehors jeter le moindre coup d'œil sur les livres sacrés, de leur révéler les noms des Anges.

Si l'ensemble de ce serment, tel du moins que nous l'a rapporté le seul Josèphe, a visiblement pour but de garder rigoureusement secrets l'enseignement, le rite et la *praxis* d'une secte vouée au dualisme et donc au « purisme », ses dernières clauses nous fournissent des lumières indirectes – et « de biais », comme disent les photographes – sur certaines de leurs doctrines. D'aucunes paraissent d'origine purement juive (n'y comptons pas le système des ablutions, dont le sens est nettement mazdéen, voire pythagoricien peut-être), et nous citerons entre autres la commination du châtement capital pour tout blasphème commis contre le nom du « législateur ». De qui s'agit-il ? Suivant les uns, de Moïse ; d'après d'autres, de Zoroastre ; à en croire notre Critique, du fameux « Maître de justice », pontife de la « Nouvelle Alliance ». D'origine juive aussi, sans doute, l'abstinence des aliments prohibés par la Torah, comme l'observance maniaque du Sabbat : on ne pouvait, ni préparer les repas, ni remuer un plat, ni même satisfaire les besoins naturels (d'ailleurs, « pour ne pas insulter aux divins rayons de lumière solaire », l'Essénien qui satisfaisait à ces besoins tendait devant soi son manteau d'hiver). Mais ces dernières pratiques relèvent surtout d'une conception purement dualiste et vraisemblablement iranienne : le corps, et d'ailleurs toute forme matérielle comme toute substance physique, sont intrinsèquement impurs. D'où l'ascétisme, la répudiation du commerce conjugal, les innombrables ablutions d'eau lustrale, avant les repas, après le contact d'un frère de grade inférieur, après la satisfaction des besoins naturels. Ce spiritualisme outré, qui n'a rien de commun avec la tradition biblique, a mené l'essénisme à nier la résurrection de la « chair ». Or, on sait quelle place cette donnée apocalyptique tient dans la pensée de Jésus. Pour la pensée juive et chrétienne, que rejoint curieusement l'ontologie d'Aristote, l'homme n'est pas, à la platonicienne, une âme incarcérée dans un corps, mais un composé psychosomatique – corps animé

¹⁰ Parce qu'il fallait que l'Essénien fût connu comme si constamment véridique, que l'attestation par la divinité devînt *ipso facto* redondante et vaine.

¹¹ Sans doute une allusion de Josèphe, plat collaborateur de l'occupant romain, au pillage « patriotique » des résistants zélotes. Sinon, l'on ne s'explique pas une telle interdiction dans un milieu aussi résolument vertueux.

(pour Thomas d'Aquin, l'âme, c'est la « forme » du corps, le corps « informé »), âme non pas même *in-corporée*, mais *corporisée* (Claude Bernard a marqué son accord avec cette anthropologie dans son œuvre posthume) – au point qu'en dogme catholique, entre la mort et la résurrection finale, il y a bien une âme « séparée », mais *pas d'homme*¹². Pour les Esséniens, l'âme est une parcelle du plus pur éther, du « feu » – d'où l'adoration du foyer par excellence : le « divin » soleil (idée proche du stoïcisme : reste à voir si la notion d'une dégradation régressive de l'« esprit » vers la « matière » tient debout : une femme est enceinte ou non, elle ne l'est pas « un tout petit peu » seulement) – et, attirée vers le corps (étrange attirance d'un principe vers son contraire), elle s'y trouve emprisonnée, de sorte que la perfection consiste pour elle dans l'évasion, dans la rupture de contact avec toute matière (dans l'hindouisme, la « loi de Viçnou »). On en arrive à se demander si le prétendu judaïsme exagéré que d'aucuns attribuent à la secte – rigoureuse abstinence alimentaire, sabbatisme fanatique – ne serait pas motivé par cette tendance dualiste à réaliser une *catharsis* absolue, exigée par le « législateur » quel qu'il soit, mais inaccessible aux « hyliques », aux charnels. Du même principe proviendraient le strict séparatisme de l'« ordre », ses degrés divisés par des cloisons étanches – rien de vraiment communautaire, de social, de « charitable » et d'ecclésial en cette conception – de même que l'horreur de la viande, des boissons fermentées, des parfums, de tout luxe, de toute industrie tendant au luxe. Ce désir d'atteindre à l'absolue pureté extérieure explique la plupart de leurs pratiques : leur communisme, la réduction de leur activité au strict indispensable, aux plus simples travaux, aux plus rudimentaires fabrications. Peut-être, aussi, faut-il voir là l'origine de certaines prescriptions morales : l'abolition de l'esclavage, le refus du serment (sauf lors de l'initiation), leur culte tout mazdéen de la plus scrupuleuse vérité (sans concession quelconque au tact, à l'« économie » requise par le commerce humain, par sa diversité). La blancheur de leurs vêtements symbolisait cette pureté, synonyme de simplicité, de retour à l'indistinction, à l'indétermination première, attribuée à l'absolu. C'est enfin dans ce but que tous s'assujétissaient, non seulement aux plus sévères pratiques d'ascétisme, mais encore à une discipline de fer, qui permettait aux chefs de les condamner à mort par la faim, puisque les plus redoutables serments les astreignaient à ne consommer aucune nourriture qui ne fût préparée par leurs « prêtres »¹³.

Il va de soi que le sacerdoce et les sacrifices traditionnels, que les schismatiques de Damas – les hommes de la « Nouvelle Alliance » – s'enorgueillissaient de tenir en honneur, n'avaient aucune place dans l'essénisme, dont les « prêtres » étaient des boulangers et des présidents d'assemblées, les « sacrifices », des repas pris en commun. Rien d'étonnant, non plus, dans leur manière d'interpréter la Bible, purement allégorique¹⁴. L'exégèse de Jésus reste attachée au sens historique, traditionnel, tout en le « couronnant » d'une portée eschato-messianique. Une fois de plus, totale est l'antithèse. Enfin, pour quiconque s'est plongé dans la littérature chrétienne du premier siècle (Evangiles, Epîtres, Actes des Apôtres, Apocalypse, Didaché, Première Clémentine, prolongés par Hermas, Ignace et « Barnabé »), l'essénisme appartient aux théosophies judéo-dualistes si durement condamnées par St. Paul : doctrines, littérature, pouvoirs magiques, sont d'ordre initiatique. L'enseignement mystérique à propos des

¹² Voir notre *Ce qui t'attend après ta mort*, Paris, Edit. Franciscaines, 1951 où ce thème est abordé d'après les données de la tradition juive et la Tertio Pars de l'Aquinat.

¹³ Voir l'*endoura* par la faim, chez les Albigeois, souvent imposé par les Parfaits aux Croyants après le *Consolamentum*.

¹⁴ Philon, édit. Mangey, II, 458.

Anges, du service qu'ils rendent à qui les invoque suivant les recettes convenables, de la purification exigée par leur commerce, l'Épître aux Colossiens surtout nous révèle à quel point il fait horreur à l'Eglise naissante. La combinaison des pratiques ascétiques avec la lecture « intuitive » de leurs livres prophétiques¹⁵ leur conférait, affirmaient-ils, des pouvoirs de divination ; la même littérature leur révélait les vertus inconnues des herbes et des gemmes en matière de guérison, soit physique, soit mentale¹⁶.

Or, ce commerce avec les Anges, cette littérature ésotérique, se réclament d'une tradition initiatique ; cette magie de la flore et des minéraux, nous la retrouvons dans ces œuvres apocalyptiques qu'on appelle les Pseudépigraphes. Nous bornant aux documents indubitablement hébraïques et préchrétiens, nous découvrons ces traits caractéristiques dans le Livre d'Hénoch – en ses deux parties, la primitive et l'ultérieure – comme en celui des Jubilés. Voici plus d'un demi-siècle, Jellinek a noté, dans son *Beth-ha-Midrash*, combien ces deux ouvrages sont imprégnés d'essénisme (le plus ancien recueil traditionnel du rabbinisme, les *Pirqé Abhôth*, comme les *Pirqé de Rabbi Eliezer*, en ont recueilli des éléments). En 1950, on annonce à grand fracas cette « découverte » ! Les vulgarisateurs se paieront-ils éternellement la tête du pauvre public ? ... En fait, il faut inclure les manuscrits esséniens dans cette littérature proscrite et maudite que les rabbins appelaient, d'un nom dont personne ne semble avoir remarqué les origines sémantiques, *Sepharîm-haChitsonîm*, « les livres (des) exclus ». On verra dans un instant la portée de cette appellation.

* * *

Résumons ce qui précède : mépris du corps et de la création matérielle tout entière, qui n'est pas l'œuvre de Dieu Lui-même ; identification de ce Principe suprême au soleil¹⁷ ; négation de tout le système sacrificiel et sacerdotal, de tout ce que représente le Temple hiérosolymite ; rejet du mariage et de toute œuvre charnelle, par mépris, horreur et crainte de l'incarnation ; dans la même ligne d'idées, refus de l'eschatologie judéo-chrétienne (pas de « résurrection des morts ») ; attitude radicalement négative à l'égard des autorités civiles (on refuse de reconnaître l'Etat, ses tribunaux, ses impôts, le service militaire : faut-il vraiment rappeler au lecteur la position tout autre du Christ... accorder très exactement à l'Etat ce qui lui revient, jalousement réserver à Dieu ce qui lui appartient ?)¹⁸ ; dégoût du monde « profane », dont le simple contact pollue, au point que l'Essénien eût préféré crever de faim plutôt que de partager un repas avec des non-initiés (alors que Jésus se vante qu'on lui reproche d'« aimer la bonne chère et (de) vider des pots... avec des putains et des gens de mauvaise vie ») ; hostilité radicale à toute

¹⁵ Dans le Talmoud de Jérusalem, le traité Sanhédrin, 28 A, range parmi ces ouvrages maudits le livre de Ben La'nah. Il ne peut s'agir d'un nom symbolique. Nous nous demandons avec Neubauer (*La Géogr. du Talmud*) si Ben La'nah, présenté comme un recueil de fausses prophéties, n'est pas une corruption des Oracles Sibyllins. Cf. Josèphe, *Bello*, II, 8,12 ; *Ant.*, XIII, 11,2 ; XV, 10,5 ; XVII, 13,3.

¹⁶ Jubilés, X.XMI-LXXI cf. le *Sepher-ha-Noach* dans le *Beth-ha-Midrash* de Jellinek, III, 155-156. Dans la même collection, voir *Jubilés*, III, pp. XXXIV-XXXV, et Hénoch, II, P. XXX.

¹⁷ Cette adoration du soleil, de provenance mazdéenne, sera philosophiquement et théologiquement systématisée par Julien l'Apostat.

¹⁸ « Réalisme » social et politique de Jésus (voir son attitude envers l'occupant romain. les résistants pharisiens et zélotes, les collaborateurs : sadducéens, publicains, etc-). Le Christ ne prend pas parti : tout son être, sa pensée, son message, son action, transcendent les coordonnées purement naturelles de la vie civile et s'ordonnent dans une autre et incommensurable « dimension ».

idée messianique : ce programme autorise-t-il à chercher dans l'essénisme les origines de la foi chrétienne ? En matière de doctrine, de vie, de mœurs, de culte, l'essénisme est même totalement étranger à la tradition juive, au pharisaïsme comme au sadducéisme. De nombreux travaux ont été consacrés, depuis près d'un siècle, à rechercher l'origine de ces traits, si caractéristiques. Pour les uns, la secte serait de provenance néo-pythagoricienne ; pour d'autres, elle dériverait d'une synthèse iranienne. Il nous semble que, depuis la magistrale étude de Lightfoot dans son décisif commentaire de l'Épître aux Colossiens, la thèse « mazdéenne » l'a définitivement emporté, bien qu'il puisse y avoir eu, dans l'essénisme postérieur, quelques apports néo-pythagoriciens. Aux arguments généralement avancés, et qui se réfèrent aux principes mêmes de l'essénisme, ajoutons que l'angélologie juive, dont le rôle est ici capital, est issue de sources chaldéennes et persanes, et que l'idée d'une thérapeutique magique, révélée par les Anges à Noé, serait venue aux Juifs des Egyptiens, ceux-ci l'ayant trouvée dans les grimoires ésotériques des Chaldéens. Historiquement exacte ou non, cette conception rabbinique démontre en tout cas qu'en Israël on attribuait une origine orientale à certaines pratiques.

Le Critique dont les péremptoires assurances nous ont incité à rédiger ces quelques notes se demande d'où vient le nom même d'Essénisme. Il propose les étymologies classiques, puis se console de leur insuffisance en y affirmant qu'il y a là un grand mystère. En fait, nous connaissons dix-neuf « explications » de ce vocable, dont l'origine hébraïque ne peut d'ailleurs être mise en doute. Assez candidement, l'on n'a cherché que dans la direction des acceptions laudatives, favorables aux Esséniens, et l'on a « découvert » des sens aussi variés que les *pieux*, les *aimés*, les *silencieux*... Bien entendu, pour tous les romanciers de l'ésotérisme, la dernière étymologie ne discute même pas : on est un libre esprit ! Si ces Messieurs avaient un petit peu fréquenté la littérature rabbinique immédiatement antérieure et postérieure au début de notre ère, avec l'acribie d'un Paul Vulliaud exemple¹⁹, ils sauraient que le vocabulaire théologique était alors, chez les Juifs, exclusivement forgé par les Pharisiens, qui décernaient les noms les plus péjoratifs et injurieux à ceux qui ne pensaient pas comme eux. Or, les Esséniens se trouvaient, quant aux idées comme pour le mode de vie, totalement en-dehors, non seulement du pharisaïsme, mais aussi de la Synagogue. Si les Pharisiens, par miracle, avaient doté cette secte honnie d'un nom élogieux, ils n'eussent pas observé, vis-à-vis d'l'« ordre », de ses doctrines, de ses rites et pratiques, un silence tel qu'il faille aujourd'hui des éclairs d'intuition pour dénicher dans leur littérature de très obscures et fugitives allusions. Or, l'origine et le sens du mot *Esséniens* impliquent et caractérisent la position même des sectaires à l'égard de la nation juive, du Qahal. Eux seuls constituaient une *secte*, un schisme au sens plénier du mot. Eux seuls étaient des étrangers, des « gens du dehors » (St. Paul reprend ce terme, devenu technique dans la controverse pharisaïque, dans l'Épître aux Ephésiens). Leur nom – en grec : *Essénoï*, *Hessénoï*, ou *Essaïaoï*, *Hessaïoï* – nous paraît être la transcription phonétique, en grec, de *Hitsonîm* ou *Chitsonîm*, « ceux du dehors », les excommuniés, les exclus. La bêche que recevait chaque novice pour creuser son petit W.-C. individuel (*axinarion* ou *haxinarion*) se disait en hébreu *hatsina* ou *chatsina*, et cette frappante ressemblance onomastique ne peut avoir été l'effet du « hasard ». Tout le monde admet l'équivalence phonétique de *chassidîm* et du terme *hassidaïoï* (chez Josèphe). Car, en passant de

¹⁹ Il est triste de constater qu'aucun de ceux qui ont tenté de célébrer ce grand mort n'est capable de parler avec compétence des divers domaines où brilla ce grand esprit : nul n'a su faire justice à l'intégrale activité du Maître disparu.

l'hébraïque au grec, souvent le *ch* guttural tombe totalement, ou se rend par un « esprit rude » au début du mot, alors qu'il n'y a pas de règle pour la mutation des voyelles (signalons. Souvent un *i* hébreu devient un *e* grec, un *o* hébreu se transforme en *é* grec. Prenons un cas typique : le terme rabbinique *Abhginos* correspond au grec *Eugénês* (= bien-né)

Cette étymologie du mot *Essénoï* = les excommuniés, les étrangers, les gens du dehors, exprime avec une rare précision la nature de la secte et sa position, vis-à-vis du judaïsme traditionnel et « normal ». Notre « Critique de la Mer Morte » n'a pas l'air d'en soupçonner même l'existence. D'autre part, « tout le monde » affirme que la littérature rabbinique ne contiendrait aucune allusion à notre « ordre ». On sait combien les rabbins répugnaient à mentionner leurs adversaires, sauf en cas de controverse en bonne et due forme ; d'autre part, lorsque la tradition d'Israël s'est trouvée codifiée dans le Talmoud, l'essénisme, comme secte organisée, avait cessé d'exister (la gnose judaïsante en avait pris la succession). De plus, de nombreux éléments doctrinaux de l'essénisme avaient passé dans la théologie rabbinique, comme nous en avons donné des exemples dans nos *Réflexions sur Satan* : systématisés, ils ont, à la longue, donné naissance à ce qu'on appelle aujourd'hui la Kabbale. Mais il était naturel que la vitalité, l'élan, les tendances générales de ce mouvement finissent par dépouiller les derniers vestiges d'apparences juives et contribuassent à susciter le gnosticisme hellénistique. Il y a cependant certaines allusions rabbiniques aux *Chitsonîm* qui nous paraissent viser les Esséniens proprement dits. Ainsi, tel passage talmoudique cite pêle-mêle des pratiques sadducéennes et « chitsoniennes » ; or, ces dernières sont nettement esséniennes, si l'on s'en tient aux descriptions de Josèphe. D'autres textes rabbiniques nous semblent contenir des allusions voilées. Par exemple, au début de la *Mischnah*, nous voyons qu'il est interdit de lire en public la Loi, si l'on porte une robe, non pas colorée, mais blanche. La Ghemara déclare que les *chitsonîm* couvraient leurs phylactères *d'or*, et ce passage reste inexplicable tant qu'on ne se rappelle pas que les Esséniens, porteurs eux aussi de phylactères, psalmodiaient leurs prières matinales face au soleil²⁰. De plus, les rabbins avaient tellement en horreur « les livres du dehors » – *Sepharîm-ha-Chitsonîm* – qu'ils excluèrent de la vie éternelle quiconque les lisait²¹. Nous savons que les Esséniens veillaient jalousement au secret de leurs livres sacrés, et, bien que tous les ouvrages maudits par les rabbins n'aient pas nécessairement appartenu à la secte²², il paraît bien que les écrits de l'« ordre » aient été classés par les docteurs juifs dans cette bibliothèque infernale. D'autre part, des Pseudépigraphes comme les Livres d'Hénoch et des Jubilés se présentent saturés d'essénisme ; on peut se demander si jadis, sous leur forme primitive, ils n'ont pas, en tout ou en partie, appartenu au trésor de la secte. Autre allusion qui nous semble probante : en ses deux versions, le traité *Sanhédrin* (de la Jurisprudence criminelle) conseille la mise à mort de quiconque niait qu'il y eût, dans le Pentateuque, de quoi fonder la doctrine de la résurrection (niée à la fois par les Sadducéens et par les Esséniens), de ceux aussi qui déniaient à la Loi toute origine céleste (les Minîm ou apostats judéo-chrétiens), puis des « épicuriens » (ou matérialistes), enfin de « ceux qui lisent les *Sepharîm-ha-Chitsonîm* » et, « vêtus de

²⁰ Cf. le traité *Berakhôth*, 9 B ; 25 B ; 26 A, où une petite secte juive orthodoxe, les *Vethikîm*, est accusée d'avoir emprunté aux *Chitsonîm* l'habitude de prier le matin face au soleil, dès qu'il commence de pointer à l'horizon.

²¹ Traités *Sanhédrin*, Xi, et *Meghillah*, 24 B

²² *Sanhédrin*, 100 B, inclut dans le nombre des livres proscrits les œuvres des Sadducéens dans le Talmoud de Jérusalem, *Sanhédrin*, 28 A, y comprend la Sagesse de Jésus-ben-Sirach.

blanc », « murmurent sur les blessures » des formules magiques²³. Quels sont ces hérétiques et schismatiques, singularisés par leurs robes blanches, et dont les Ecritures leur servent à murmurer des incantations thérapeutiques ? Certes, les deux Talmouds, celui de Jérusalem et celui de Babylone, « expliquent » ces passages par des contextes de haute fantaisie ; mais on se demande : leurs auteurs ne *pouvaient-ils* plus, ou ne *voulaient-ils* pas comprendre l'évidente allusion ? Les étymologistes qui cherchent des tas d'autres origines au mot *Essénien* avouent, et cela se comprend, avoir été incapables de trouver la moindre allusion à l'« ordre » dans l'immense amas de la littérature rabbinique.

L'Eglise primitive, ne l'oublions pas, ne s'est pas posée en rivale de la Synagogue. Il a fallu plusieurs années pour que St. Paul, qui avait fait circoncrire ses premiers convertis, alors même qu'il s'agissait de classiques « prosélytes de la Porte », se décidât, devant les cabales haineuses des juiveries hellénistiques, à se tourner enfin vers le monde païen. Le Maître a, Lui-même, multiplié les déclarations les plus nettes quant à la Loi, « dont pas un iota ne sera supprimé », quant à la Gloire vivante – la Schékhinah – du Temple et de la Ville sainte; l'Apôtre reprend avec amour le même thème (entre autres dans l'Epître aux Romains). Ce sont là des évidences primaires, et il n'est pas indispensable d'être docteur en histoire pour en avoir connaissance. Dès lors, l'extraordinaire fermentation imaginative qui, périodiquement, nous vaut des bouquins, chaque fois différemment « fondés », nous paraît justifier le jugement porté en 1928 par Edwyn Bevan, professeur d'histoire et de littérature hellénistique au King's College de Londres : « Il n'est pas nécessaire de nous attarder ici aux Esséniens, puisqu'il n'est pas fait mention d'eux dans le Nouveau Testament, où d'ailleurs nous ne trouvons aucune trace de leur influence. L'idée, parfois avancée, que Jésus ou Jean-Baptiste serait issu des milieux esséniens est abandonnée, aujourd'hui, aux excentriques (*cranks*) et aux auteurs d'œuvres imaginatives (*fiction writers*). Cependant, il est bon de tenir compte des Esséniens, par rapport au Nouveau Testament, dans la mesure où leurs croyances ont correspondu, sur l'un ou l'autre point, avec des choses que nous trouvons dans la littérature chrétienne primitive ; ce qui montre que certaines notions étaient répandues dans les milieux juifs, à l'extérieur de la communauté chrétienne »²⁴.

En réalité, si les Evangiles ignorent avec une remarquable sérénité les sectaires et leur bagage doctrinal, rituel et pratique, si les Epîtres aux Galates, aux Ephésiens, à Timothée, à Tite, les Epîtres johanniques et l'Apocalypse renferment des allusions à la gnose judaïsante, sans qu'il soit possible de préciser de plus près, par contre, la lettre de

²³ Sanhédrin, 101 A.

²⁴ Cf. R.H. Charles, *Religions Development between the Old and the New Testaments* (Londres, 1914) ; *Apocryphs and Pseudepigrapha* ; E. Bevan, *Environment, social, political, intellectual and religions of Israël, from Maccabees to our Lord*, dans *A New Commentary of Holy Scripture*, Londres, 1928. Celui-ci signalait cette existence de la secte de la Nouvelle Alliance qu'on nous présente depuis trois ans comme une découverte récente et pharameuse. Il écrivait déjà : « Ce mouvement date du IIe siècle avant J.-C. avant la persécution d'Antiochus Épiphané ; il visait à la réforme du sacerdoce hiérosolymite. L'opposition fut si forte que ce groupe de réformateurs dut se réfugier à Damas sous la direction d'un homme qu'ils appelaient l'Etoile ou le Législateur (se rappeler le symbolisme messianique de l'Étoile : c'est un « fils de l'Etoile » qui sera le chef de la plus farouche insurrection antiromaine au 1er siècle après J.-C.). Cette communauté existait apparemment dans les années précédant immédiatement l'ère chrétienne. Elle menait la lutte aux Pharisiens et prétendait représenter le véritable Israël... Sa façon de vivre était généralement ascétique, et l'espérance messianique comptait au premier rang de son enseignement (elle manquait totalement aux Esséniens). Cette secte semble avoir, un moment, répandu ses doctrines en Palestine ». Dès 1914. Charles (II-785 sq-) publiait déjà des *Fragments of a Zadokite Work*.

St. Paul aux Colossiens nous plonge en pleine polémique essénienne : pour l'Apôtre, toute tendance à l'essénisme est une trahison envers le message évangélique ; il n'est plus possible de le contester depuis l'admirable démonstration de Lightfoot, prince de la moderne exégèse néotestamentaire. Hélas trop souvent, sitôt qu'il s'agit du Christianisme, de sa foi, de son histoire, un thème qu'il ne faudrait traiter qu'avec patience et sobriété fait l'objet d'une rhétorique échauffée. Précisément, la publication des manuscrits de la Mer Morte nous a fourni, en février 1951, une édifiante manifestation de cet état d'esprit, qui va de pair avec la manie de parler de tout à un public incapable de discernement. Le directeur d'un grand quotidien parisien – connu pour sa position « combattive » – nous écrivait pour nous demander une documentation lui permettant d'exposer le problème « essénisme-christianisme » à ses lecteurs, car il nous avouait sa « totale incompetence en la matière ». Fallait-il conclure avec le fameux Critique en affirmant les origines esséniennes de l'Evangile, ou maintenir la traditionnelle solution séculaire ? Nous lui envoyâmes aussitôt plusieurs pages d'information. Il nous remercia de lui fournir la substance et même les détails de l'article qu'il n'aurait plus que la peine de signer ; mais, après nous avoir signalé derechef – deux fois dans sa seconde lettre – qu'il était d'une ignorance abyssale en la matière, il ajouta qu'il voulait bien nous emprunter nos arguments, mais que, faute d'initiation, il ne pourrait conclure dans le même sens que nous. Nous lui interdîmes séance tenante de se planter nos plumes dans le derrière... Mais, ce qui frappe en cet épisode, c'est la façon dont un vaste public est *livré* à un journalisme « vulgarisateur » qui ne sait rien de rien et se prononce avec assurance sur tout : l'ère des lectures prédigérées...tout, plutôt que d'obliger le lecteur à méditer (« Fait-il oraison ? demandait Renan ; sinon, il ne vaut rien ») ... On est un architecte distingué, un bandagiste-herniaire tout ce qu'il y a de plus équilibré, voire un professeur en Sorbonne parfaitement capable d'émettre un jugement objectif ; mais, pour peu que soit mis en cause celui que le vieillard Siméon qualifiait de « signe de contradiction » et dont la seule apparition « fait jaillir des cœurs les sophismes secrets », on perd tout contrôle sur soi-même, on abandonne les rênes de sa jugeotte, on se rue dans une espèce de « mors-aux-dents » analogue à l'*amok* qui vient de nous valoir, de la part de l'Unesco, un panorama de la civilisation à travers les âges, où le Christ n'est même pas nommé...

De toute façon, nos lecteurs s'apercevront sans doute que les « nouvelles lumières », pour parler comme notre Critique, déversées à torrent sur l'histoire des origines chrétiennes, par la découverte des manuscrits de la Mer Morte, se réduisent à peu de chose. Il n'y a ni sensation, ni révolution. Pas même « lumière ». Tout au plus, puisque cette découverte a été orchestrée avec une maîtrise toute théâtrale, et qui rappelle le grand opéra, une *luciole de la Mer Morte* !

Albert FRANK-DUQUESNE

P.-S. — Nous avons délibérément fait la partie belle à notre Critique, et acceptant telle quelle son interprétation des textes en question. Il faut cependant noter que : 1° des spécialistes de haute valeur, comme le Prof. Dadjine, qui enseigne à l'Université de Jérusalem, font dater ces manuscrits du Moyen Age; Kahle, qui fut pendant 50 ans professeur à Bonn, les estime vieux d'environ 17 siècles ; bref, c'est la grande bagarre, sans aucune certitude quant à la date; – 2° en fait, beaucoup de spécialistes rejettent avec fracas la lecture des textes propre à notre Critique. Le passage déterminant quant

au « Maître de Justice » est l'œuvre du Critique lui-même, qui l'intercale en bon démiurge *là même où manquent quelques lignes* dans le manuscrit retrouvé (en mauvais état). C'est ainsi que Haeckel « complétait » son arbre généalogique de l'Homme. Notre Critique, ancien séminariste de Saint-Sulpice, doit avoir joui d'une vision ou d'une apparition.. d'un fragment de texte inexistant ou plutôt perdu ! Renan voulait qu'on « sollicitât » les textes déjà présents. Il s'agit, cette fois, de les tirer d'un gibus comme des lapins blancs. Voir, entre autres, *Les Manuscrits du désert de Judée*, par G. Lambert et G. Vermès, qui comparent la « traduction » du Critique à la traduction critique dans *Nouv. Rev. Théol.*, louvain, avril 1951, pp. 385-398.